

# LES CONCERTS

## Concert de l'Opéra

Au Châtelet, la *Symphonie avec chœurs* de Beethoven, les débuts d'une chanteuse allemande, Mlle Kutscherra, et la seconde audition de la *Naissance de Vénus*, de M. Faure; au cirque des Champs-Élysées, la scène finale du *Crepuscule des Dieux*, interprétée par Mlle Jane Marcy, une ancienne pensionnaire de notre Académie Nationale de musique, récemment convertie au wagnérisme; au Conservatoire, la *Lyre et la Harpe* de M. Saint-Saëns, et, en un concerto de Mozart, la réapparition au piano du compositeur de *Samson et Dalila*; chez M. d'Harcourt, une généreuse abondance de morceaux très disparates; à l'Opéra, des œuvres nouvelles. Telles étaient les attractions des cinq concerts d'hier.

Donnant, comme toujours, la préférence aux ouvrages inédits, j'ai passé la journée à l'Opéra.

La *Symphonie* pour orchestre et orgue de M. Widor, dont on nous offrait la première audition, se recommande par l'indépendance de sa forme et montre le ferme désir de son auteur de fuir la banalité. Comme la *Symphonie en ut mineur* de M. Saint-Saëns, où l'orgue occupe également une place importante et mieux déterminée, celle-ci réduit à deux les quatre parties traditionnelles et ne s'astreint pas aux développements classiques. Des thèmes assez nombreux y sont exposés, s'y entrecroisent et aboutissent à une conclusion de puissante sonorité, sorte de choral issu de l'un des motifs du début. Certains passages sont très curieux, très intéressants, aussi bien par l'ingéniosité des harmonies que par le jeu des timbres, et cependant, l'œuvre, dont la valeur n'a fait de doute pour personne, a paru terne, tourmentée, de structure indécise. Pour tout dire, la symphonie de M. Widor manque de la souveraine logique, de la belle clarté rayonnante sans lesquelles il est extrêmement difficile à une composition de cette nature de s'imposer à la foule. Mais on ne pouvait que bien accueillir à l'Opéra le musicien de la *Korrigane*, venu pour diriger l'orchestre, et on n'y a pas manqué.

La *Légende de saint Julien l'Hospitalier*, de M. Camille Erlanger, est un des plus remarquables envois de Rome de ces derniers temps. L'auteur y affirme une courageuse liberté d'allures, y témoigne de tendances modernes et élevées. A parler franc, j'aurais souhaité lire en marge de l'admirable conte de Flaubert des musiques simples, naïves, brèves aussi, touchantes et presque primitives, mais si M. Erlanger en a décidé autrement, je me garde bien de lui adresser à ce propos le moindre blâme, car on sait que je n'entends point imposer jamais à qui que ce soit mes idées personnelles, et qu'au contraire je m'efforce toujours de dégager mes jugements de tout parti pris. Qu'ici les personnages chantants n'aient qu'une parenté assez lointaine avec les héros de vitrail que nous connaissons, que le mysticisme du compositeur se manifeste de façon trop violente, c'est indéniable. Mais M. Erlanger n'en est pas moins un artiste au talent duquel j'ai le devoir de rendre hommage, et c'est avec joie que je remplis ce devoir.

Le long, très long fragment exécuté hier, se divise en deux parties: la première purement instrumentale, la seconde avec l'adjonction des voix à l'orchestre. Elles ont trait à la chasse criminelle de Julien en l'immense forêt maudite. La symphonie, de facture ingénieuse et « amusante » d'ailleurs, emploie, un peu délibérément, selon moi, certains procédés de composition que des maîtres se réservèrent et, entre autres influences, subit, prépondérante, celle de Berlioz. — Je note pourtant un effet de cloche d'une impression toute nouvelle et d'une hardiesse extraordinaire. — Mais le tempérament original de M. Erlanger s'affirme mieux dans le récit que fait Julien de sa course au massacre, les effrayants échos de ses paroles venus des profondeurs du bois, la montée saisissante des remords en un murmure chromatique des chœurs, le souvenir de l'enfance heureuse, le rappel des cloches funèbres, la prédiction du meurtre des parents et la malédiction

finale. Tout cela, en vérité, virilement conçu, solidement bâti, à une grande force expressive. Le public ne s'y est pas trompé et il a chaudement applaudi l'auteur qui conduisait avec sang-froid et adresse l'exécution de son œuvre, à laquelle prenaient part, et fort bien, M. Dupeyron et Mlle Corot.

Voilà donc encore deux de nos musiciens contemporains joués à l'Opéra, et il est permis de croire que la réputation de l'un de ceux-là datera de la journée d'hier. Les prochaines séances nous en promettent huit ou dix autres, ce qui n'empêchera pas trois ouvrages français d'être représentés à ce théâtre au cours de la saison. Remarquez l'obligation, ou grâce aux nouveaux festivals, se trouveront nos anciennes compagnies concertantes de faire acte d'initiative en recherchant des œuvres inédites, appréciez l'utilité de semblables épreuves qui désignent très naturellement les compositeurs en état d'aborder la scène, et décidez si l'épanouissement de notre art national est aussi compromis qu'on veut bien le dire.

On a fort approuvé la mise au programme des airs de *l'Armide* de Lulli et de *l'Armide* de Gluck, si exquis l'un et l'autre, en leur triomphante jeunesse, si simples que M. Affre les saura sûrement dimanche prochain, mais on s'est mal expliqué le choix des fragments de *la Muette de Portici*, qui parurent tout à fait vieillies et dénuées de musique. MM. Marty et Vidal, redevenus chefs d'orchestre, s'y distinguèrent.

Il ne me reste plus qu'à mentionner l'air de *Fidelio*, très bien chanté par Mlle Lafargue, et les danses, qui ont eu leur succès ordinaire.

Alfred Bruneau.

## COURRIER DES THÉÂTRES

### THEATRES

Aujourd'hui, à 1 heure 1/4, au théâtre de la République, répétition générale de *la Belle Grèce*. (Consulter l'affiche pour la date de la première représentation.)

Ce soir :

A 8 heures 1/2, salle de la Comédie-Parisienne, rue Boudreau, répétition générale du deuxième spectacle du théâtre de l'« Œuvre ». Au programme *Cakuntala*, comédie-épique en cinq actes tirée du théâtre hindou. Demain soir mardi, première représentation.

Jeudi prochain, l'Odéon donnera le *More de Venise*, en matinée-conférence (M. Larroumet, conférencier).

Voici la distribution du drame d'Alfred de Vigny :

Yago	MM. Albert Lambert
Othello	Monteux
Brabantio	Marsay
Cassio	Rousselle
Montano	Gerval
Le doge	Jahan
Ludovico	Duparc
Rodrigo	Céalis
Un matelot	Darras
1 <sup>er</sup> sénateur	Bullier
2 <sup>e</sup> sénateur	Coste
1 <sup>er</sup> officier	Chataignier
2 <sup>e</sup> officier	Taldy
Un héraut	Etievant
3 <sup>e</sup> officier	Franck
Desdemona	Mmes Dux
Emilia	Déhon
Bianca	Béry

On sait que l'excellente duègne de l'Odéon, la sympathique Mme Crosnier, prend définitivement sa retraite, et qu'elle donne à cette occasion à la Gaité, ce 12 décembre, une grande matinée à son bénéfice.

C'était certainement la meilleure duègne de nos scènes parisiennes. Elle débuta, à la Comédie-Française, le 24 mai 1846, dans le rôle de Mme Pernelle de *Tartuffe*, fit, avec Rachel, plusieurs tournées en province et à l'étranger, jouant les confidentes de tragédie, puis fut engagée au théâtre de Belleville et parut dans les matinées de Ballande.

Elle reparut de nouveau et tint les premiers rôles à Londres et à Toulouse, pour revenir à Paris, où elle fit sa rentrée à l'Odéon, au mois de septembre 1873. Entre temps, elle alla créer le rôle de Mme Pierrot de *l'Enfant prodigue* aux Bouffes-Parisiens, et *Ma Cousine* aux Variétés. Au Vaudeville, elle se montra tout à fait supérieure dans *Jack*, elle dessina une silhouette intéressante dans *la Maîtresse légitime*, et donna un vigoureux relief à une très jolie scène du *Mari* d'Eugène Nus.

À l'Odéon, elle a fait de nombreuses créations, entre autres le rôle de la vieille demoiselle de *Virginie Lacerteux*.

Comédienne de la forteresse, elle ne sera pas remplacée de sitôt à l'Odéon ! Elle s'en va en laissant d'unanimes regrets.

\* \* \*

Mais il ne faut pas que les regrets demeurent platoniques.

Nous avons dit qu'elle donne une matinée